

Peut-on faire l'histoire de la femme ?

Micheline Dumont-Johnson

Volume 29, Number 3, décembre 1975

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/303466ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/303466ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this note

Dumont-Johnson, M. (1975). Peut-on faire l'histoire de la femme ? *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 29(3), 421–428.

<https://doi.org/10.7202/303466ar>

NOTE CRITIQUE

PEUT-ON FAIRE
L'HISTOIRE DE LA FEMME?

MICHELINE DUMONT-JOHNSON
Département d'histoire
Université de Sherbrooke

À la réunion annuelle de la Société historique du Canada, à Kingston en 1973, Suzanne Cross présentait une communication intitulée: «The Neglected Majority»¹. Son texte analysait le rôle des femmes à Montréal dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle. Ce titre illustre très bien la place occupée par les femmes dans l'historiographie canadienne. En effet, bien qu'ayant une importance démographique souvent majoritaire, les femmes ne figurent pour ainsi dire pas dans les ouvrages d'histoire.

Il y a, bien sûr, une explication facile à cela; si on parle peu des femmes dans les livres d'histoire, c'est que ces livres reflètent les situations et les valeurs des sociétés ou des époques qu'elles expliquent ou qu'elles racontent. Comme les femmes y ont rempli des fonctions le plus souvent dévaluées socialement, ou y ont joué des rôles épisodiques ou marginaux, il ne semble pas inadéquat de les laisser dans l'oubli. D'ailleurs, cet oubli collectif se retrouve sur le plan individuel puisque l'historiographie, tout compte fait, a peu retenu de noms de femmes. Si on prend pour exemple les biographies figurant dans les volumes parus du *Dictionnaire biographique du Canada*, on obtient le panorama suivant:

Tome du DBC	nombre total de biographies	nombre de femmes y figurant	% de femmes
I	594	24	4.07%
II	578	22	3.6 %
III	550	29	5.3 %
X	574	15	2.6 %
TOTAL	2296	90	3.9 %

¹ Ce texte a paru dans *Histoire sociale*, VI, 12 (novembre 1973): 202-223.

Et qu'ont fait ces femmes assez remarquables pour figurer dans ce dictionnaire? Elles ont œuvré dans les mondes aussi divers que ceux du dévouement, du libertinage, de la vie domestique et de la créativité, toutes occupations, on le sait, éminemment féminines. Ces maigres statistiques ne prétendent pas réclamer l'égalité de présence dans les dictionnaires. Elles mettent plutôt en évidence le rôle social réduit qui a été celui des femmes. Elles annulent également tous les couplets émus qui ont été écrits sur la grandeur du rôle de la Canadienne, et ce, jusqu'aux apothéoses de Mgr Albert Tessier². Manifestement, on ignore encore l'essentiel de ce que fut l'histoire des femmes parce que, manifestement aussi, on n'est pas certain que cette connaissance soit indispensable à une vision globale du passé.

Mais il y a plus. En effet, si on s'intéresse à la femme dans les études historiques, c'est en tant que thème particulier. Il y a déjà là un premier paradoxe à traiter d'une manière particulière un sujet aussi général que celui de la femme. Mais en même temps, on décrit comme général, des phénomènes qui sont vécus et pensés uniquement par des hommes. Imagine-t-on un livre sur *Le droit de vote des hommes*? Un article sur *Le statut de l'homme marié en Nouvelle-France*? Une thèse sur *L'accès des hommes à la profession médicale*? Comme le dit Marylee Stephenson, «our models of man, are still largely that, models of men³». Double paradoxe donc, qui n'est pas sans poser des problèmes méthodologiques, voire épistémologiques, dans l'étude historique des femmes.

L'année 1975, consacrée par l'ONU, année internationale de la femme, a suscité la publication d'une grande quantité d'ouvrages sur les femmes. Pour notre part, nous en avons retenu cinq et cette note critique voudrait mettre en relief une problématique de l'historiographie sur la femme.

Tout d'abord, il est certain que le fait qu'on s'intéresse davantage aujourd'hui à l'histoire de la femme est relié étroitement à un phénomène social nouveau qui est le mouvement de libération de la femme. Comme toujours, le présent continue de poser de nouvelles questions au passé, ce qui permet à l'historiographie de s'enrichir de nouveaux sujets et de nouveaux points de vue. Jusqu'ici, rien de neuf. Mais, ce sont les problèmes *nouveaux* de ce processus *ancien* que nous voudrions souligner ici. Ces problèmes ne sont certes pas

² Albert Tessier, *Canadiennes* (Fides, 1962).

³ M. Stephenson, editor, *Women in Canada* (Toronto, New Press, 1973),

spécifiques à l'histoire de la femme (celui qui s'aviserait de faire l'histoire de l'écologie, par exemple, rencontrerait des problèmes semblables), mais il ne sera pas inutile de les préciser ici.

Le premier de ces problèmes serait celui de la connaissance véhiculée par les mots. Il est en effet risqué de projeter dans les époques passées les valeurs nouvelles de la société actuelle et de faire surgir ainsi une image anachronique du passé. Il nous semble que même si le présent pose de nouvelles questions au passé, on doit se garder d'évaluer les réalités du passé avec les critères du présent. Au contraire, c'est en tentant de saisir le contexte réel où les situations anciennes ont été vécues qu'on éclairera le mieux le présent. Mais justement, ce contexte est souvent difficile à discerner et la moindre affirmation demande des années d'efforts et de recherches pour être valable. D'autre part, ce contexte est souvent perçu en réaction par rapport aux conceptions nouvelles, ce qui risque encore plus de biaiser l'interprétation. Jean Blain a déjà développé, ici même, les avatars subis par le concept de la « moralité de nos ancêtres⁴ ». Toute l'histoire de la femme, croyons-nous, pose systématiquement de semblables problèmes de méthode et de critique historiques. Au fond, l'idée même de l'égalité de la femme est génératrice d'ambiguïtés dans l'interprétation historique. Il sera toujours difficile d'y échapper.

Le second problème que l'on peut souligner est celui de la documentation. Certes, l'historien est habitué à chercher longtemps son gibier, mais la difficulté est singulièrement aiguë quand on choisit de travailler sur l'histoire de la femme. Ainsi, toute recherche sur un aspect de la situation de la femme oblige le chercheur à poursuivre toutes les pistes parce qu'il n'y en a aucune qui soit spécifiquement consacrée à la femme. Par contre, il ne peut négliger aucun aspect de la réalité puisque son sujet est général et qu'on retrouve des femmes partout⁵. Entreprendre une recherche historique sur la femme, c'est toujours s'engager dans de sérieux problèmes d'heuristique.

Cette difficulté se double de l'absence presque totale de témoignages directs. En effet, la majorité des documents sur les femmes, envisagées collectivement, ne sont, en somme, que des témoignages

⁴ Jean Blain, « La moralité en Nouvelle-France: les phases de la thèse et de l'antithèse », dans *RHAF*, 27, 3: 408-416.

⁵ Il y a, aux Archives Publiques à Ottawa, une discussion permanente entre les archivistes « féministes » qui souhaitent créer une section spécifiquement consacrée à la femme et les archivistes « traditionnels » qui veulent distribuer dans les diverses sections existantes, les documents consacrés aux femmes.

indirects. Les principales intéressées n'ont guère laissé de traces dans les archives. Et à cause de cela des pans entiers de la vision globale du passé sont laissés dans l'ombre. Dans son étude fouillée et savante sur les *Filles du Roi*⁶, Silvio Dumas ne mentionne aucun document émanant directement d'une fille du roi. On aurait mauvaise grâce à le lui reprocher : jusqu'à preuve du contraire, de tels documents n'existent tout simplement pas.

En fait l'étude de l'histoire de la femme exige d'avoir recours aux méthodologies variées de l'anthropologie culturelle, de la démographie, de la sociologie, de l'analyse littéraire, etc., pour faire échec à l'absence de documentation directe. L'histoire de la femme relève peut-être de l'histoire des mentalités, ce qui est pour le moins surprenant.

Un dernier problème nous semble lié à la nécessité, pour le chercheur qui explore une question nouvelle comme celle de l'histoire de la femme, de faire systématiquement des comparaisons avec des sociétés ou des milieux distincts mais analogues, pour bien circonscrire son sujet, sous peine de se résigner à ne faire que des travaux sans envergure. Il est évident qu'une telle nécessité rend plus difficiles et plus longues de telles études, car les éléments de comparaison sont loin d'être toujours disponibles. Ainsi, la pléthore de fondations et de vocations religieuses féminines au Canada français entre 1840 et 1910, qui est à coup sûr un trait caractéristique de notre évolution collective, aurait besoin, pour être expliquée convenablement, de toute une série de comparaisons avec les milieux français, américains, anglais et *canadian* de la même époque, ainsi que d'une analyse de l'évolution globale des effectifs religieux. Ces comparaisons et ces analyses entraînent des études statistiques complexes dont les données sont parfois introuvables ainsi que la référence à des modèles structurels qui sont encore à inventer. Cela n'est pas simple, surtout dans le climat revisionniste qui caractérise les études actuelles en histoire canadienne. Cette exigence n'est certes pas exclusive à l'histoire de la femme, mais nous croyons qu'elle s'y manifeste avec plus d'acuité.

⁶ Cahier no 24 de la Société Historique de Québec (1972).

Dans le même ordre d'idée, il est certain qu'il sera toujours plus facile de retracer l'évolution des journaux que d'étudier les attitudes des épouses des députés. Mais il n'est pas démontré que la première réalité a plus d'importance que la seconde, sur la vie politique québécoise. Toutefois, faute de documentation, la seconde hypothèse ne sera jamais élucidée.

Parmi les cinq ouvrages que nous avons choisis, il s'en trouve trois qui sont davantage des instruments de travail que des livres d'histoire proprement dits, preuve indirecte qu'il n'est pas aisé de faire l'histoire de la femme.

Tout d'abord, la bibliographie de Ghislaine Houle, *La Femme au Québec*⁷, veut « rendre service à la collectivité québécoise »⁸ et nous propose une liste de 1,396 titres. Disons tout de suite que ce travail servira davantage aux adversaires de Morgentaler qu'aux disciples de Clio: 85% de toutes les références de périodiques sont tirés des pages féminines du *Devoir*, et 35% de tout le volume sont consacrés aux ouvrages et articles très récents sur la sexualité (avortement, contraception, planification familiale, maternité, initiation sexuelle).

La liste des périodiques répertoriés comporte des omissions inexplicables (*Cité Libre*, *Parti-Pris*, *Actualité* entre autres), et d'autre part, les références antérieures à 1965 sont rarissimes. Les divisions choisies par l'auteur prêtent à confusion et on en trouve même une où « il (n'est pas) question d'un sujet précis »⁹. Par contre, il n'y a pratiquement aucune mention du phénomène des communautés religieuses; il n'y a, de fait, que cinq biographies de fondatrices qui soient mentionnées. L'auteur a peut-être pensé que les *sœurs* n'étaient pas des *femmes*? Omissions flagrantes également, dans la liste des associations féminines et dans la liste des revues féminines. Bref, le Ministère des Affaires culturelles inaugure très mal sa collection de *Bibliographies québécoises* si les chercheurs (euses) n'utilisent pas mieux les ressources de la Bibliothèque Nationale.

Par comparaison, les deux bibliographies qui figurent dans *Women in Canada*¹⁰ sont beaucoup plus pertinentes, et l'une d'elles¹¹ comporte même plus de références utiles sur les femmes du Québec que le travail de Ghislaine Houle. On y trouve, entre autres, des

⁷ Ghislaine Houle, *La femme au Québec*, collection Bibliographies québécoises, no 1 (Montréal, Bibliothèque Nationale du Québec, Ministère des Affaires culturelles, 1975), 228 pp.

⁸ *Ibid.*, 12.

⁹ *Ibid.*, 10.

¹⁰ *Women in Canada*, edited by Marylee Stephenson (Toronto, New Press, 1973), 331 pp.

¹¹ Margrit Eichler and Lynne Primrose, « A Bibliography of Materials on Canadian Women pertinent to the social sciences and published between 1950 and 1972 », in *Women in Canada*, 291-326 (en tout 477 titres présentés en onze sections et 36 sous-sections).

thèses de maîtrise sur divers sujets relatifs à la situation de la femme et les monographies les plus récentes sur les communautés religieuses.

Quant au choix d'articles sur les femmes du Canada, l'«éditrice» (ce mot se met-il au féminin?) Marylee Stephenson a choisi de faire flèche de tout bois et de juxtaposer les études historiques aux analyses anthropologiques et sociologiques, voire à des témoignages de journalistes. En effet, prétend-elle, «much of the study of women has been carried on in many non-traditional settings and in unorthodox ways, demonstrating that there is a valuable resource area outside the strictly academic field»¹². Tant il est vrai qu'il n'est pas possible de saisir historiquement la situation de la femme en n'utilisant que les ressources de la méthode historique. Signalons que ce volume contient deux articles sur le Québec: «*The Women Suffrage Bill in Quebec*» par Jennifer Stoddart¹³ et «*The French-Canadian Family*» par Colette Moreux¹⁴.

L'ouvrage de Michèle Jean, *Québécoises du XX^e siècle*¹⁵ se veut également un instrument de travail. L'auteur nous propose une introduction sur l'histoire du féminisme au Québec, une chronologie des principales conquêtes féminines au XX^e siècle, une bibliographie thématique, le tout accompagnant le choix de textes qui forment l'essentiel du volume. Regroupés autour de six thèmes: 1. Le féminisme; 2. Le travail; 3. L'éducation; 4. La politique; 5. L'action sociale; et 6. Les media, les textes permettent de saisir l'évolution qui a été vécue par les femmes dans chacun de ces domaines. Chaque texte est sobrement présenté par une courte introduction qui vise principalement à éclairer l'époque. Au total, la lecture de ces pages permet de renouveler la compréhension historique de la femme québécoise en sortant de l'ombre beaucoup de noms oubliés et en stigmatisant la lenteur de l'évolution des mentalités. On peut certes critiquer la chronologie où il y a de notables omissions, mais telle quelle, cette liste chronologique demeure valable. L'utilité est d'ailleurs la grande qualité de cet ouvrage qui, de toute évidence, ne propose pas une analyse définitive mais prétend «susciter des discussions»¹⁶.

¹² Marylee Stephenson, Introduction, in *ibid.*, XV.

¹³ *Ibid.*, 90-106.

¹⁴ *Ibid.*, 157-182.

¹⁵ (Montréal, Les Éditions du Jour, 1974), 303 pp.

¹⁶ Michèle Jean, *Québécoises du XX^e siècle*, 18.

Un autre petit livre, *Les femmes vues par le Québec des hommes, 30 ans d'histoire des idéologies, 1940-1970*¹⁷, par Mona-Josée Gagnon s'annonce, lui, comme essentiel. Cela est moins certain. Une chose est claire: ce livre parle des idéologies. En effet, ce mot figure exactement 38 fois dans les trois pages de l'introduction, soit deux fois à toutes les 3 lignes. En fait, cette introduction contient tellement d'affirmations sur la fonction des idéologies dans une société qu'on ne sait si on doit tenter d'ouvrir la discussion ou tout simplement se résigner. Ce livre illustre donc d'une manière très éclairante de quelle manière les concepts nouveaux peuvent produire des visions passablement biaisées du passé, fut-il très récent. L'ouvrage de Madame Gagnon sert donc davantage la promotion de la théorie de l'indifférenciation sexuelle dont elle se fait ouvertement la championne, qu'une connaissance réelle de l'histoire des idées. Voyons plutôt.

L'auteur a divisé son étude en deux parties. La première analyse les trois idéologies qu'elle discerne dans les textes entre 1940 et 1970. Il s'agit de: A. la femme au foyer, B. la femme symbiose (entendez: le refus du statu quo); C. l'indifférenciation sexuelle. L'ensemble forme un réquisitoire, ma foi assez réussi, mais où la critique historique la plus élémentaire est absente. L'auteur y a colligé avec le plus grand soin les affirmations les plus énormes sur la femme, de sorte que cette première partie est plus riche en citations scandaleuses qu'en explications nuancées. L'orientation *idéologique* de l'auteur y est un peu trop visible.

Dans une seconde partie, l'auteur présente quelques cas-types pour illustrer l'évolution (idéologique cela va sans dire) des mentalités à l'égard des femmes. Malheureusement, ici encore, l'auteur a acheminé. Elle trouve le moyen de rappeler, en 8 pages, l'évolution de sept périodiques. Ce chapitre, on s'en doute, ne va pas très loin. Dans le chapitre consacré à l'évolution des associations féminines, l'auteur oublie de mentionner le grand débat, idéologique s'il en fut, qui opposa dans les années 50 et 60, les deux principales associations féminines du Québec, l'*AFEAS* et les *Cercles des fermières*. Quant au dernier chapitre, consacré à l'évolution de la CSN face au travail féminin, c'est probablement le plus valable du volume, parce qu'il met à jour des extraits inédits des archives de la CSN. C'est également le seul chapitre où l'auteur a utilisé des documents d'archives. Des comparaisons avec des milieux analogues auraient certes mieux éclairé la question. On comprend que l'auteur n'était pas en mesure

¹⁷ (Montréal, Les Éditions du Jour, 1974), 160 pp.

de les entreprendre. Probablement même qu'elle n'en avait pas l'intention. N'affirme-t-elle pas que la « mythologisation (sic) de la mère québécoise est (...) un phénomène unique au monde »¹⁸ ?

La réédition de l'ouvrage de Catherine Cleverdon, *The Woman Suffrage Movement in Canada*¹⁹, est sans contredit l'ouvrage le plus important de ceux que nous avons retenus. Ce livre demeure, depuis 1950, le plus sérieux et le mieux documenté sur l'histoire du vote des femmes au Canada. Le plan choisi par l'auteur l'oblige à certaines répétitions, puisqu'elle analyse la question province par province, en y insérant l'interlude fédéral de 1918. Mais on voit mal quelle autre méthode aurait pu être utilisée.

Le sujet même de ce volume a permis à l'auteur d'éviter un bon nombre des difficultés dont il était question au début de cet article. D'abord, la documentation est abondante et bien circonscrite dans les archives et, surtout, les intéressés ont été volontiers bavards. Pourfendeurs et apologistes du vote des femmes ont longuement exposé leurs idées de sorte que le matériel ne manque pas. Ensuite, les références à des phénomènes plus généraux : progrès de la démocratie, industrialisation, participation des femmes au monde du travail, universalité du mouvement des suffragettes permettent de situer la question dans un cadre global. On peut regretter que le retard du Québec soit si peu expliqué. Mais à tout prendre, la relation pure et simple du long débat québécois semble justifiée pour compenser une analyse approfondie des mentalités que l'auteur n'était pas en mesure d'entreprendre. Enfin, on trouverait difficilement ouvrage plus serein sur une question si chaudement controversée. Cela est peut-être dû au fait que l'ouvrage a été écrit avant la radicalisation des mouvements de libération de la femme. Toutefois, ce livre démontre bien clairement que dans l'étude *générale* de la démocratie, la question du vote des femmes demeure un sujet *particulier*.

* * *

Peut-on faire l'histoire de la femme ? Doit-on faire l'histoire de la femme ? La réponse est peut-être entre les mains des historiennes, puisqu'il y en a.

¹⁸ M.-J. Gagnon, *Les femmes vues par le Québec des hommes*, 18.

¹⁹ Catherine L. Cleverdon, *The Women suffrage movement in Canada* (University of Toronto Press, 1974), 324 pp. Introduction de Ramsay Cook. La parution originale est de 1950.